

Postface,
Par Heinz Graber.

Voyage en Pologne parut pour la première fois en novembre 1925 aux Éditions S. Fischer à Berlin. Il n'y a pas de datation plus exacte, et le texte lui-même ne donne que rarement de points de repère ; tout au plus les jours de fêtes religieuses mentionnées et les événements historiques permettent au cas par cas une précision temporelle. On trouve certes dans les papiers posthumes, parmi les notes, quelques feuillets munis d'indications de lieu et de temps ; mais la succession de ces dates est lacunaire et ne permet pas de savoir combien de temps l'auteur a séjourné dans chacune de ses stations, ni la durée totale du voyage. La date du commencement est incertaine, on ne peut que la supposer. D'après une indication contenue dans le texte, on peut déduire que Döblin a entrepris son voyage dans les derniers jours du mois de septembre (1924). Sur la date du point final, nous sommes mieux renseignés ; on a conservé une note du 24-25 novembre de l'hôtel de Dantzig où Döblin s'est arrêté pour la dernière fois avant de revenir à Berlin. Le voyage en entier pourrait donc avoir duré en gros deux mois.

Döblin n'attachait pas une grande importance aux voyages et ne pensait pas qu'ils élargissaient l'horizon. Il lui semblait bien plus important d'étudier l'environnement le plus proche ; il s'intéressait lui-même constamment et avec intensité à son entourage. Son monde, c'était Berlin, où il résidait depuis 1888. Il ne voulait pas renoncer à Berlin ; dans cette ville seule il croyait pouvoir travailler. (" Je serais un menteur si je le dissimulais : je voudrais assez souvent m'échapper, mais l'argent manque ; toutefois, je reviendrais tout aussi souvent... ") Döblin ne quitta Berlin que très rarement et en général pour peu de temps. Une excursion à Prague, un voyage sur le Rhin, des vacances en France interrompirent peut-être le quotidien de sa modeste pratique de médecin employé par une caisse d'assurances dans les quartiers est de Berlin. Certes, ce médecin menait aussi une double vie, car ses volumineuses œuvres romanesques — constructions d'une imagination excessive qui vagabondait de préférence dans des lointains exotiques, tandis que l'auteur se voyait réduit à la bibliothèque publique —, témoignent d'un bien plus grand désir de voyage. La Chine, la guerre de Trente Ans, étaient les champs d'activité visés par son désir de changement. En 1924 parut en outre **Montagnes, mers et géants**, une fuite hors du présent dans l'avenir et retour dans la préhistoire. Après cet " effort épuisant ", l'auteur partit pour la Pologne, mais ce ne fut pas un petit voyage de détente. Il l'entreprit malgré maintes difficultés. Il ne parlait pas la langue du pays, et presque personne en Pologne ne voulait comprendre l'allemand. Il en était réduit à des informations dont il ne pouvait pas vérifier l'exactitude, et il n'eut pas la chance de trouver partout des gens qui savaient ce qu'il voulait. Mais au fait, que voulait-il ?

Döblin voulait savoir ce qui se passait en Pologne, il voulait découvrir les conditions politiques et sociales du pays, les relations des minorités ethniques entre elles et leur situation dans l'ensemble de l'État, il voulait savoir quelles forces gouvernaient officiellement et officieusement. Que son voyage en Pologne a une composante politique, c'est évident dans ce livre, l'épigraphe l'indique déjà, la première et la plus convaincante des citations de Schiller contenues ici : "Car il y a une borne à la tyrannie !" L'exemple type était la Pologne. Plusieurs fois divisée et tyrannisée par les grandes puissances limitrophes, elle n'était ressuscitée qu'après leur effondrement de 1918 et elle possédait de nouveau à présent une autonomie nationale. Döblin considérait ce fait avec une grande sympathie.

Il voyait avec admiration la volonté de reconstruction d'une nation longtemps opprimée et il partageait la joie de la Pologne devant ses tâches et leur réalisation.

Il ne se faisait toutefois pas d'illusions, car il voyait les dangers qui attendaient le jeune État : crises économiques et divisions ethniques à l'intérieur, frontières incertaines, menace de l'extérieur. "La Pologne doit avoir peur !" C'est le scepticisme le plus noir qui aurait raison.

Un livre de Döblin sur la Pologne est un livre politique, mais son intérêt politique ne se limite pas à la situation actuelle et ne se limite pas à la Pologne. Cet État ne sert que de point de départ et d'arrière-plan à des remarques sur "l'État en général", ce que l'épigraphe de Schiller exprime déjà. Les réflexions politiques générales, suscitées par des phénomènes concrets, ne sont pas systématiquement exposées, mais notées en une suite libre ; elles sont éparpillées dans tout le livre. Elles vont toutefois toutes dans le même sens. Elles se dressent contre l'État totalitaire, institution depuis longtemps désuète dans laquelle les nouveaux élans des peuples ne peuvent pas se développer librement. Le caractère dramatique de l'épigraphe de ce livre est aussi inspiré par des expériences personnelles. Dès l'école, Döblin a fait connaissance de l'État comme instrument d'oppression. Au lycée de Berlin, l'élève juif se vit inculquer, outre la culture appelée à tort humaniste, le concept prussien de l'État. L'école, lieu d'orgies nationalistes, resta toujours pour lui un cauchemar. À cinquante ans encore il souffrait de ces souvenirs et convoquait, torturé, les ombres de ses professeurs devant son tribunal. À la seule pensée des "casernes de la jeunesse", il se sentait écœuré et avait honte d'avoir été autrefois ainsi réduit en esclavage. Membre d'une minorité notoire, Döblin inclinait à approuver la définition de l'État comme un équilibre entre oppresseurs et opprimés, tout en ne laissant jamais douter du côté où il se tenait lui-même. En 1918, il s'était engagé pour un nouvel ordre social. Il considérait que la Guerre mondiale entraînerait inéluctablement un changement fondamental. Aussi fut-il profondément déçu par le cours de la révolution en Allemagne. La République de Weimar, dont il démasqua la nature "impériale", il l'accueillit d'abord avec l'arme de la satire politique. À partir de 1919 parurent dans la **Neue Rundschau**, sous le pseudonyme Linke Poot, des gloses qui furent réunies en 1923 sous le titre **Der deutsche Maskenball** ("Le bal masqué allemand"). En 1918, Döblin devint membre de l'U.S.P.D., le Parti social-démocrate indépendant d'Allemagne. Après le congrès de Halle (1921) où ce parti s'était dissous, il entra au S.P.D. Il partit pour la Pologne comme socialiste ; ce qu'il voulait savoir, c'était : "Qui a le pouvoir et qui parle ? [...] Qui a faim dans le pays, et qui est rassasié ?" (p. 47).

Döblin ne parle pas ici du principal motif de son voyage. C'est seulement après un intervalle de nombreuses années que le motif fut dévoilé : " Dans la première moitié des années vingt eurent lieu à Berlin des événements à caractère de pogroms, à l'est du pays, dans la Gollnowstraße et ses environs. Cela se produisit sur l'arrière-plan de ces années-là, envahi de reîtres ; alors que le nazisme poussait son premier cri. En ce temps-là, des représentants du sionisme berlinois invitèrent un certain nombre d'hommes d'origine juive à des rencontres lors desquelles on parlait de ces événements, de leur arrière-plan et des buts du sionisme. À la fin de ces discussions, l'un d'eux vint chez moi et il voulut me convaincre de faire un voyage en Palestine, ce qui n'était pas dans mon intention. Cette invite agit sur moi d'une autre manière. Je n'acceptai certes pas d'aller en Palestine, mais je trouvai que je devais enfin m'informer sur les Juifs. Je m'aperçus que je ne connaissais pas de Juifs. Je ne pouvais pas appeler Juifs certains de mes amis qui se disaient juifs.

Ils ne l'étaient ni d'après la foi, ni d'après leur langue ; ils étaient peut-être les restes d'un peuple en déclin qui s'était depuis longtemps assimilé à son nouvel environnement. Je me demandai alors, et demandai à d'autres : où y a-t-il des Juifs ? On me dit : en Pologne. Je suis alors parti pour la Pologne. "

Que le voyage de Döblin concernait surtout les Juifs, on le sent à la lecture de ce livre ; la plus grande et la meilleure partie en est consacrée aux Juifs de Pologne, qui étaient juifs selon la foi et la langue, restés fidèles à un monde spirituel qui n'avait pas essentiellement changé depuis la fin de l'Antiquité. La vue de ces hommes en costume médiéval, avec leurs propres langues, religion et culture, bouleverse Döblin et le retourne. Il s'effraie en voyant à quel point ils sont pauvres, méprisés et haïs. Il se rend dans les vieux cimetières juifs, visite les tombes des saints et " lape " littéralement les légendes qu'on lui raconte. Il n'en a jamais assez, il est "tout chargé de fantômes". Il se fait traduire des écrits kabbalistiques et voit avec admiration que la réalité de ce peuple, pour qui école et maison de prière sont une seule et même chose, consiste dans sa spiritualité. Il suit les Juifs pieux dans leur synagogue les jours de fête, mais il ne comprend pas les rituels. Il est fasciné, mais parfois il lui semble qu'il est tombé dans une tribu exotique. Tout lui semble étranger, mais exerce sur lui, justement pour cela, une grande force d'attraction.

Ni dans la culture de Döblin, ni dans son éducation, le judaïsme n'avait été une puissance déterminante. C'était sans doute encore moins que ce "rien" dont Kafka parle dans la **Lettre au père**. Döblin s'exprime ainsi plus tard : " J'entendais dire chez moi, déjà à Stettin, que mes parents étaient d'origine juive et que nous formions une famille juive. Je ne remarquais pas beaucoup plus de judaïsme à l'intérieur de ma famille. Dehors, je rencontrais l'antisémitisme comme si c'était tout naturel, et il n'en allait pas de moi autrement que d'autres camarades d'école auxquels on avait raconté la même chose chez eux. On ne suivait donc pas les cours de religion protestante, l'enseignement religieux juif était incertain et plus facultatif. On n'avait pas école les jours des fêtes chrétiennes et en plus pour deux ou trois fêtes juives. C'était ce que l'on voyait et observait. Mes parents célébraient deux grandes fêtes, le Nouvel An et le Grand Pardon. Alors ils se rendaient dans les temples, bien habillés, en général le soir et le matin, et ne travaillaient pas. Ils emportaient dans les temples des livres qui contenaient des prières et des extraits de l'Ancien Testament, des Psaumes aussi, dans un texte en deux langues, en allemand et en hébreu. Pendant les (très occasionnels) cours de religion j'apprenais aussi un peu d'hébreu, mais je ne dépassai pas les premiers rudiments. Quel intérêt pouvais-je trouver à apprendre encore l'hébreu, outre le latin, le grec et le français, alors que l'étude de ces vides coquilles linguistiques m'avait toujours repoussé ? Entre l'**Iliade** et l'**Odyssee** l'**Edda**, les **Nibelungen** et la **Chanson de Gudrun**, j'avais peu d'intérêt pour l'histoire primitive du peuple d'Israël qui fut plus tard dispersé et dissous. Quant à la doctrine, la religion proprement dite - je la lisais et l'entendais. C'était et restait une lecture superficielle. Cela ne suscitait aucun sentiment, aucun lien ne se formait ! "

Il n'est donc pas étonnant que Döblin, plus tard, quand il fut indépendant, quittât officiellement le judaïsme. Il dénouait ainsi extérieurement un lien qu'il n'avait jamais noué intérieurement. L'antisémitisme lui a toutefois mis sous les yeux la relativité de cette démarche et lui a rappelé qu'il restait juif. Cependant, Döblin n'avait pour l'antisémitisme que raillerie. En ce temps-là, il croyait sans doute encore pouvoir parer aux attaques de la bêtise par des aphorismes spirituels, des saillies insolentes.

Au commencement des années vingt, il s'occupait encore de la question juive tout à fait dans le style de Linke Poot : "À quoi le Juif doit-il reconnaître qu'il l'est ? Les autres le disent. Mais on ne devient rien parce que d'autres le disent. Il veut quand même devenir quelque chose, alors il se fait seulement sioniste." L'existence de la judaïté d'Europe orientale, quand il la mentionne pour la première fois comme telle, n'est avant tout rien d'autre qu'une rumeur non confirmée. "La question juive d'Europe orientale est une chose en soi. Au cas où il serait exact que des masses de Juifs, des millions, vivent ici en groupe cohérent. -Il faut établir si les Juifs de l'Est vivent réellement par millions en Pologne et en Galicie. — Il faudrait qu'une grande société géographique organise une exposition pour établir des constatations à ce sujet." Trois ans plus tard, Döblin se met en route pour voir lui-même et découvrir pour son propre compte le judaïsme d'Europe orientale.

Son voyage avait sans doute d'autres motifs. Lui, qui vécut bien plus de trois décennies à Berlin, avait passé son enfance à Stettin. Ses parents avaient émigré de Pologne. Sa mère avait grandi à Samter, dans la province de Posen (Poznan), où son père, un petit boutiquier, vendait divers ustensiles. Le père parlait encore yiddish, tandis que ses enfants s'exprimaient principalement en allemand en même temps qu'en polonais, et ne parlaient déjà qu'un yiddish un peu affaibli. Les frères de la mère de Döblin étaient partis pour Breslau et Berlin dans les années 1860-1880, ils s'étaient adonnés au commerce du bois et s'étaient enrichis ; leurs firmes florissaient encore à l'époque où Döblin partit pour la Pologne. Son père, Max Döblin, était originaire de la ville de Posen. À Stettin, il dirigeait un atelier de coupe. C'était un homme aux multiples dons artistiques, mais sans solidité intérieure, un personnage problématique. Quand il eut quarante ans, il s'enfuit de son atelier, partit pour l'Amérique avec une jeune fille et revint plus tard à Hambourg. La faute du père poursuivit le fils jusque dans sa cinquième année. Ensuite seulement, l'écrivain osa se confronter ouvertement avec son père dont les talents étouffés s'étaient développés en lui, le fils. Dans une rétrospective autobiographique (1928) il raconte, s'arrêtant et reprenant sans cesse, l'histoire de la fuite de son père, histoire qui a déterminé sa propre vie. L'image du père, maudit à voix haute et admiré en silence, oscille dans le jugement de son fils : il le condamne et le justifie. C'est seulement après s'y être repris à trois fois qu'il parvient à trouver un mot bienveillant ; Döblin dit de son père : "Il était - ethnologiquement - la victime de la transplantation. Toutes ses valeurs étaient renversées et dépréciées. [...] C'est seulement chez ceux de mon âge que la remémoration, y compris la réjouissante connaissance des origines et l'ancien respect, ont difficilement et lentement revécu. J'ai surmonté la grande transplantation."

C'est donc cela le point de départ : un homme qui a surmonté la transplantation revient. Un retour est-il possible ? C'est justement la question que Döblin se pose en Pologne : "Si je pouvais, si quelqu'un pouvait revenir à ce niveau ? " (p. 257). Avec quelle force la question, alors qu'elle était déjà résolue, l'a préoccupé lors de la rédaction, on le voit sur le manuscrit ; le passage concerné est fortement travaillé. On peut déchiffrer deux versions. Döblin écrit d'abord : "Je ne pourrais pas revenir à ce niveau, je le sens." Puis il écrit : "Je le sens : je suis à ce niveau ; ou je m'en approche, je m'en étais seulement écarté, comme quelqu'un qui oublie quelque chose." Mais cet ajout est biffé, le processus de transplantation est irréversible. La fascination exercée sur lui par le monde étranger est grande, mais le sentiment d'étrangeté domine.

L'étranger est suspect, ses essais pour entrer en conversation avec les chefs du judaïsme échouent ; il n'est pas le bienvenu, on le considère avec hostilité, comme un intrus, lui-même se sent exclu. Ses efforts d'approche ne font que rendre évidente la distance infranchissable. La veille d'un jour de fête juive, il traverse seul les sombres ruelles du ghetto de Cracovie. "Les fenêtres s'éclairent l'une après l'autre ; les gens sont assis autour du père à la table dressée ornée de bougies. Il trône comme un roi, chante" (p. 257). Le père dans le cercle de famille, en harmonie avec la tradition, chez lui dans la foi de ses pères - tout ce dont Döblin avait dû se passer, cette scène le lui reflète de nouveau. Dans le souvenir de son enfance, il gardait une image semblable, pourtant transformée de manière significative :

"Ma mère savait lire l'hébreu, et c'était un tableau touchant de voir cette femme qui travaillait dur et se donnait de la peine pour nous tous, et qui pouvait à peine lire le journal, assise en silence à l'écart n'importe où dans une pièce les jours de grandes fêtes. Elle tenait l'un de ses livres à la main et y lisait un moment, en hébreu, à mi-voix. Parfois c'était seulement un murmure. Quand je pense au judaïsme, cette image de ma mère est devant moi. Elle courait et s'épuisait pour nous autres enfants, dont le père, son mari, passa tout le reste de sa vie à Hambourg avec cette fille, et pensait à l'occasion à sa grande famille en envoyant des lettres."

Après la fuite du père, la mère était partie avec ses cinq enfants pour Berlin, où un frère riche leur assurait logement et soutien. Alfred Döblin avait alors dix ans. Plus de quarante ans plus tard, après son émigration de Berlin, il fixa cette époque passée où Berlin même était un lieu d'exil, dans un roman à couleur autobiographique. Le titre, **Pardon wird nicht gegeben** ("Pas de pardon"), définit l'impitoyable devise qui régnait sur sa jeunesse.

Ce n'est pas tellement sa famille juive originaire, mais le déracinement et le déclassement de celle-ci, qui ont marqué Döblin tôt et pour une longue durée. Le choc subi dans son enfance aiguïsa sa conscience sociale pour toujours. La fuite du père, la perte du pays natal, la transplantation à Berlin, le dénuement - "Ce fut ainsi que je grandis. C'est cela que me donna mon foyer. Il resta en moi la conviction que je faisais partie des pauvres, comme nous tous. Cela a déterminé tout mon caractère. Je faisais partie de ce peuple, de cette nation : les pauvres." La profession de foi de Döblin envers les pauvres était immunisée contre le danger de devenir un fantasme, car il vivait en étroite empathie avec la réalité sociale. En Pologne, il est confronté à un degré insoupçonné de pauvreté et de la saleté qui l'accompagne. Il traverse les quartiers misérables avec le regard d'un médecin et le cœur d'un homme qui a le sens social. "Des êtres humains dans de telles maisons. Et on ose parler de la beauté de l'arche" (p. 155). En face de la détresse sociale, la jouissance de l'art devient une barbarie. C'est sur cet arrière-plan qu'il faut comprendre le violent refus que Döblin oppose au classicisme. Chez lui, la révolte esthétique est liée au social : on ne le voit nulle part avec autant d'évidence qu'ici. Déjà son scepticisme envers les voyages est issu d'un sentiment antibourgeois, c'est une répulsion envers le touriste qui fuit sa vie quotidienne pour savourer celle d'autres hommes, c'est une aversion générale qu'il éprouve devant l'hédonisme et tout ce qui inspire une telle attitude. Döblin se désigne lui-même comme un touriste d'une nouvelle espèce, il évite fondamentalement ce que le guide de voyage désigne comme une curiosité à voir. En maints passages, pris d'une humeur exubérante, il s'en réfère à ce guide, mais uniquement en parodie. À Vilnius, il joue le rôle de guide pour faire visiter le château à un autochtone et attribue un nouveau sens à l'objet "à voir" touristique en le trouvant lui aussi digne d'être "senti" - flairé.

Il absorbe les musées sans courage, il tourne autour des statues à distance convenable et manifeste une indifférence appuyée envers le passé taillé dans la pierre. Ce manque de respect plébéien vient de la conviction de Linke Poot : " On ne doit pas tellement parler des héros, les masses aussi ont beaucoup de potentiel. Si la masse n'avait pas la peau si épaisse, elle ne pourrait pas supporter tous ces héros. Il faut célébrer aussi la peau¹. " C'est Linke Poot qui un jour est pris devant un tableau d'une irrésistible envie d'en voir l'envers poussiéreux. Il est tellement ému par la toile muette que la surface peinte, formée, lui semble superficielle. Ainsi, Döblin préfère-t-il chaque fois à la façade l'envers méprisé, parce que celui-ci lui paraît plus vrai et plus réel. Il s'en tient au côté de peu d'apparence, peu engageant, de la vie. "Je devine agitation, saleté, pauvreté, douleur, absence de formes" (p. 247). Ce qui lui importe, c'est le vivant, l'urgent, ce qui n'est pas encore figé en une forme fixe. Il cherche toujours l'être humain et le trouve dans la rue, dans la cohue, sur les marchés grouillants, chez le mendiant et chez le fidèle en prière. Le voyage en Pologne est un voyage chez les pauvres gens.

La construction non systématique du livre correspond à la forme extérieure du voyage, la suite des chapitres est déterminée par la route suivie. Döblin ne visite pas "le pays et les gens", ses stations sont presque exclusivement des villes, et ce non seulement parce que les Juifs y sont concentrés ; à la campagne, ce citoyen passionné reste déconcerté ; il a besoin du pouls de la vie citadine. La situation du voyageur se reflète encore dans la syntaxe. Les notes prises sur la rue par exemple suivent, dans leur style syncopé, les observations du passant. À Varsovie, il rencontre des officiers, il les décrit et remarque : "Il n'y a pas longtemps que les Polonais ont une armée, ils en raffolent. Des tramways passent" (p. 13). Ce sont alors les tramways qui attirent sur eux l'attention de l'étranger, le thème de l'armée disparaît avec la perception qui l'a évoqué. Les impressions notées au hasard peuvent facilement devenir le point de départ d'une digression. À chaque pas, le quotidien offre l'occasion de quitter le présent du reportage pour le passé narratif. Le voyage en Pologne est traversé d'épisodes et d'anecdotes qui révèlent le narrateur Döblin. L'Histoire elle-même est principalement pour lui un motif d'histoires. Pour un romancier en voyage, la digression historique est un moyen légitime de narration. Plus que l'Histoire officielle, l'intéressent par exemple les actions du Parti socialiste polonais au temps où il était dans l'illégalité, ou les légendes des saints, que l'auteur recueille avec soin et transmet. Il renonce en même temps souvent à rédiger ce qu'il a entendu. Dans les traductions orales auxquelles il est réduit, il découvre un charme linguistique particulier et le conserve dans sa transcription. La construction incorrecte des phrases garantit l'authenticité de leur contenu. Des épisodes comme ceux de la guerre comique livrée entre la communauté juive de Radom et son rabbin (p. 84), contribuent beaucoup à l'atmosphère qui remplit le texte. Döblin ne choisit pas, il s'en remet au moment et au hasard et note même le numéro qui est épinglé au coi de sa veste quand il entre dans un restaurant (p. 185). Une sélection présupposerait un aperçu général, par conséquent une position fixe. Le voyageur se trouve en mouvement, en route. Il sait que son champ de vision est limité et il prend soin que le lecteur ne l'oublie pas. Rien n'est fait pour donner ultérieurement une autre impression et pour compléter une lacune. "Un nom y est inscrit, il se termine par "pôle", je ne peux pas le lire" (p. 35). De tels passages, d'où s'écarte toute valeur informative, reçoivent leur signification d'un autre côté ; ils valent par leur fidélité à la vérité de l'instant. Car plus que l'information, ce qui importe ici c'est l'immédiateté. Sa primauté évite aux perceptions d'être filtrées ultérieurement et distillées en une essence.

Dans cette méfiance envers l'abstraction s'exprime l'instinct du romancier, qui ne se laisse pas éloigner du concret par le concept. La joie de narrer s'exprime ici, comme souvent chez Döblin, de façon élémentaire, par l'énumération et le décompte. Elle conduit à des listes de noms juifs ou au catalogue des marchandises vendues sur les marchés. Mais dans des instants de lucidité, les choses lui apparaissent avec l'insistance de signes ; une signification en sort, l'impression est déjà la pensée, l'unique est déjà l'exemple et le concret devient symbole. Même le pur produit du hasard reçoit sa place fixe : "Et rien n'est obscur, incertain, mais tout est entièrement présent, ouvert - transparent et dévoilé jusqu'au plus intime" (p. 224).

Là où la réalité devient signe, un signe peut à l'inverse être plein de réalité et la représenter. Dans l'église Notre-Dame de Cracovie, Döblin voit le crucifix que Veit Stoss "a tiré de son âme plaintive" (p. 247). Il est bouleversé, cela le frappe comme une illumination : "Il y a souffrance et chagrin dans le monde : une émotion immense, dont la lumière vous transperce" (p. 238). Bouleversé, il fait profession de foi envers le "rebelle exécuté" (p. 247). La profession de foi n'est cependant pas établie d'après une confession, elle est non dogmatique. L'homme exécuté est en même temps le tsadik juif, le Juste, la colonne sur laquelle repose le monde. La croix n'annonce pas de message de salut, mais devient le signe d'un monde non rédimé, en lutte, qui souffre dans tous ses membres. Même les choses ont part à la souffrance générale. Le robinet où est accroché un seau apparaît comme une chose qui souffre. Les maisons détruites laissent voir leurs entrailles. En Pologne, Döblin, qui passait autrefois avec raison pour un représentant du mouvement littéraire de la "Nouvelle Objectivité", découvre que le sentiment est une réalité. Se tourner vers le religieux est une façon de s'adresser à la réalité de la souffrance. C'est dans ce contexte qu'il faut voir le refus véhément de l'esthétique ; ce rejet est religieusement conditionné. " Sous le crucifix de Veit Stoss, Döblin prend conscience que son aversion envers le classicisme est chrétienne. "

On ne doit pas, d'après ce changement, conclure à une métamorphose totale et penser que Döblin était un autre homme quand il est revenu de Pologne. Son développement ne se déroule pas en ligne droite. Des tendances différentes sont simultanément présentes, elles agissent les unes à côté des autres et les unes contre les autres. Seules, celles qui dominent sur les tendances latentes sont visibles. Le **Voyage en Pologne** permet une vue d'ensemble sur ce jeu interactif ; il apparaît que Döblin était conscient de ses contradictions intérieures et qu'il les acceptait. Ce qu'il avait oublié, et qui resurgit en Pologne, c'est la strate religieuse, le domaine du sentir et du souffrir, et aussi le respect devant l'esprit, l'héritage paternel, sur lequel s'étaient superposées les vertus cardinales prussiennes qu'on lui avait inculquées : "rigueur, objectivité, positivité, zèle". Mais cette expérience ne reste pas uniquement subjective, il prend conscience qu'elle possède une validité "suprapersonnelle". En Pologne, il trouve les traces d'une spiritualité qui s'est perdue en Europe occidentale. Il considère que les Lumières, la science, l'impérialisme, en sont des produits de remplacement.

Döblin réagit à tout ce qu'il rencontre avec la sensibilité et la violence d'une aiguille magnétique. Il est attiré ou repoussé, il formule sympathie ou répulsion de la même manière abrupte. Lui, qui met sur le même rang action et existence, ne peut pas se contenter d'observer et de décrire, il ne peut que s'engager. Il se sent appelé à décider et à prendre position. En face de la misère et de la détresse sociale, il se rebelle contre le classicisme et l'esthétisme, fait profession de foi envers le Christ et le drapeau rouge.

Christianisme et révolution, comme il devait le montrer plus tard, ne s'excluent nullement l'un l'autre ; la profession de foi de Döblin est sociale, sa protestation sociale est teintée de religieux. En face du monde étrange et mystérieux qu'il rencontre en Pologne, il met en question le présent et le progrès. En face du Juif de l'Est fidèle à la Bible, il désavoue le type du Juif de l'Ouest, auquel il appartient pourtant lui-même. Le but de toutes ces décisions pour et contre, de ces critiques et engagements, c'est la connaissance de soi, la définition de sa propre position : "Moi, qui n'appartiens ni aux éclairés ni à cette masse populaire, moi le passant occidental" (p. 249). Le Moi de l'auteur entre en scène et reste constamment présent. Sujet du récit, il se fait son objet et se laisse parfois aussi percevoir dans un monologue. Dans **Voyage en Pologne**, Döblin parle de lui comme jamais auparavant. Il avait toujours été un ennemi déclaré de la confiance personnelle. C'est justement la mise hors circuit du Moi qui était le principe auquel il s'était tenu dans toutes ses œuvres précédentes ; elles ne veulent rien savoir de l'individu, mais ne connaissent que les forces collectives. Le romancier procède ainsi de la manière la plus excessive dans **Montagnes, mers et géants**. (Quand il était en Pologne, cette œuvre existait déjà ; elle est mentionnée en un endroit [p. 319] sans que le titre soit donné.) Dans ce roman, Döblin ramène l'ère technique loin en arrière, jusqu'au point où dans son combat contre la nature, la technique se supprime elle-même et rejette l'humanité à un niveau primitif. La monstruosité de cette œuvre est l'expression de conflits non résolus. Ils concernent la nature, la position de l'individu, le rôle de l'esprit en elle. Depuis le début des années vingt, Döblin s'occupait de ces questions, plusieurs essais en témoignent. Son voyage en Pologne fut sans doute aussi une occasion bienvenue de se détacher intérieurement de cette œuvre et l'aida à clarifier la situation dans laquelle il se trouvait. La conclusion du **Voyage** indique que l'auteur lui-même comprenait cette entreprise comme un processus d'élucidation. Nous assistons donc ici en même temps à une phase importante de son développement.

Le caractère autobiographique du livre est symptomatique, l'emploi de la première personne du singulier est signe que l'individu élève la voix et que sa revendication est entendue. L'individuel prend maintenant plus de poids dans la pensée de Döblin. La valorisation de l'individu a un caractère politique. "Les êtres humains sont devenus des personnes, les peuples ont été appelés à l'autodétermination, le vieux monstre de l'État ne peut plus continuer à vivre" (p. 311).

Ici, la Pologne a de nouveau une signification exemplaire : en tant qu'individu national, corps indivisible qui ne se laisse pas à la longue opprimer par de plus grandes organisations. Même en face du totalitarisme montant, Döblin voulait renforcer le sens de la responsabilité individuelle. Tout son travail d'écrivain pendant les années suivantes servit d'avertissement devant le danger imminent.

Son changement dans son intuition de la nature, processus de transformation qui dura des années, trouve sa conclusion visible dans un écrit philosophique dont le titre définit la position atteinte : **Dos Ich über der Natur** ("Le Moi au-dessus de la nature") (1927). Les traces que le voyage y a laissées sont indéniables. Le Moi atteint pleinement une position insurpassable, indiquée pour la première fois dans le livre du **Voyage** ; l'individu devient ce que Döblin voit dans le tsadik en Pologne : la colonne sur laquelle repose le monde. En même temps, ses pensées trouvent leur forme artistique dans **Manas** (1927), une composition sur la force de la douleur et du Mot, qui montre à quel point le changement était radical : il agit sur l'écrivain, libère des forces insoupçonnées et fait surgir une nouvelle forme, parente de l'ancienne épopée en vers.

Sans la découverte du Moi, cela n'aurait pas été possible. Dans l'œuvre suivante, le roman **Berlin Alexanderplatz** (1929), le Moi assume une fonction narratrice. Jusqu'à présent, la création de Döblin obéissait à une exigence : la négation de soi de l'auteur ; Döblin défendait la conception selon laquelle l'œuvre ne "devait pas avoir l'air parlée", elle devait paraître "comme présente" ! Cette revendication en réalité naturaliste est abandonnée, l'auteur n'a plus besoin de se nier, il peut et doit élever la voix, interrompre le récit et le processus narratif et dire son mot personnel. Le jugement n'est pas laissé au lecteur. Le Moi fait son entrée dans le récit et prend la position d'une instance qui juge.

Des événements à caractère de pogroms, qui s'étaient déroulés à Berlin, avaient éveillé l'intérêt de Döblin pour le judaïsme et avaient motivé son départ pour la Pologne. Là aussi il rencontre l'antisémitisme. À Lodz, il voit dans une vitrine des livres allemands racistes et une affiche avec cet appel : "Polonais, n'achetez pas chez les Juifs !" (p. 317). Dans la **Volkische Rundschau** de Dantzig, il peut lire : "Population allemande ! Ne faites vos achats de Noël que dans des magasins chrétiens !" (Le journal d'où est tirée cette citation a été conservé dans le fonds Döblin.) Pendant son voyage vers Dantzig, la nuit, Döblin rencontre un nationaliste rempli d'une haine indicible envers les Juifs : "Il ne sait même pas si cela a un sens de les détruire, de les abattre et de les faire disparaître" (p. 335). Dans les trépidations du chemin de fer, Döblin perçoit la véritable teneur de ces appels au boycott de la concurrence : "Assomm' les, assomm' les" (p. 336). Sur la fin du voyage plane l'ombre d'un avenir qui réalisa les plus sauvages fantasmes de la haine et les surpassa encore dans la réalité. - Döblin n'avait pas manqué de voir en Pologne la dangereuse situation économique et politique des Juifs. Après son voyage, il était prêt à faire publiquement profession de foi envers le judaïsme. En 1928, lors de sa réception à l'Académie de Prusse, il répondit certes quand on l'interrogea sur sa religion : "Aucune", mais il écrivit dans la fiche signalétique : "Je ne veux pas oublier que je suis originaire de parents juifs." La connaissance de l'origine, la profession de foi envers elle, étaient un résultat du voyage en Pologne. Döblin étudia l'histoire du peuple juif et se plongea dans le passé afin de trouver des solutions pour le présent. Il s'exprima sur les questions juives et prit position avec une résolution qui correspondait à la menace croissante du national-socialisme ! Dans les premières années de l'exil, il développa une intense activité. En même temps sa position est conditionnée par les expériences de Pologne, il s'y réfère lui-même plusieurs fois dans ses écrits. **Flucht und Sammlung des Judenvolks** ("Fuite et rassemblement du peuple juif"), ou **Jüdische Erneuerung** ("Renouveau juif") sont des appels passionnés aux Juifs, ultimes mots d'ordre en un temps où est préparée la "solution finale" de la question juive. Procurer quelque part un pays aux restes sans patrie du peuple juif lui semblait l'unique issue pour les préserver de l'extermination et mettre fin au mal deux fois millénaire, la fatale errance. À Paris, il se joignit aux territorialistes qui s'efforçaient de réaliser un État juif en dehors de la Palestine. Il était membre de la "Ligue pour la colonisation juive", travaillait à sa revue **Freiland** et se produisait lors des manifestations de la Ligue en y prononçant des déclarations. Cependant, même s'il combattait officiellement avec passion en faveur des plans territorialistes, son cœur n'y était engagé qu'à demi, ce n'était pas le pays qui lui importait en première ligne, mais un renouveau spirituel général du peuple juif. Ici se montrait encore une fois à quel point le voyage de 1924 l'avait marqué. Après que Döblin eut une bonne fois reconnu en Pologne les Juifs comme un peuple, il gardait devant les yeux cette forme originelle du judaïsme, et dans toutes les réflexions sur la situation juive il portait toujours de la représentation du

peuple. "Car il y a réellement les Juifs, et même en tant que peuple. Seulement il ne faut pas les chercher dans les rues de l'Europe occidentale, mais en Pologne, en Roumanie et en Lituanie." Plus tard, ce fut justement le caractère national du judaïsme qui le fit paraître limité aux yeux de Döblin et l'éloigna de plus en plus de la cause juive. En 1942, dans une lettre où il considérait rétrospectivement son activité à Paris, il désigna celle-ci comme "le chemin sans issue d'un nationalisme juif". Il se trouvait déjà alors sur la large route d'une religion valant pour toute l'humanité. À Paris, il avait découvert Kierkegaard et la mystique allemande, et c'est pendant son émigration qu'il se convertit au catholicisme.

Le **Voyage en Pologne** montre que ce tournant ne peut pas être expliqué seulement par les événements contemporains, mais qu'il remonte beaucoup plus loin que ce que l'on accepte généralement : il a sa préfiguration dans le bouleversement religieux ressenti en Pologne. Dans les années qui suivirent le voyage, l'expérience chrétienne vécue fut oubliée, entra dans la création littéraire, avant de redevenir vivante. C'est seulement en 1940 qu'elle resurgit sous le choc des événements politiques. Döblin était de nouveau sur les chemins, en France cette fois, tandis qu'il fuyait devant les envahisseurs allemands après l'effondrement général qu'il ressentit comme une défaite personnelle. Dans son **Schicksalsreise** (1948), son autre livre de voyage, Döblin décrit sa fuite de Paris vers le sud de la France, où il fut interné. Dans la cathédrale de Mende (comme autrefois dans l'église Notre-Dame de Cracovie) il retrouva le crucifix. Les situations se ressemblaient ; certains passages pourraient avoir été empruntés au **Voyage en Pologne**. "Je vois Jésus sur la croix avec la couronne d'épines comme l'incarnation de la souffrance humaine, de notre faiblesse et de notre impuissance. Mais ce n'est pas cela que je cherche !" Intérieurement, il n'en était plus au point de 1924. Ce qu'il cherchait désormais, c'était une consolation dans cette détresse, un appui pour ne pas sombrer dans la résignation. Maintenant, Jésus était moins pour lui l'exemple de la misère humaine universelle que la manifestation de l'origine divine du monde. Il accueillit sans peine le Christ dans ses spéculations ; le passage au christianisme ne fut plus ensuite qu'un petit pas ; après le succès de sa fuite aux États-Unis, il l'accomplît selon les formes. Quand le livre parut, on ne prêta guère attention à son cœur religieux, ni au fait qu'une conversion s'y esquissait ; les contemporains n'y comprirent rien, parce que le comportement de Döblin démentait le texte. Comment aussi aurait-on pu comprendre quelque chose à un livre qui réunissait en lui des tendances différentes, apparemment contradictoires ? Chacun le lisait à sa manière. En Pologne, on prit naturellement connaissance des remarques politiques avec une attention particulière. Mais dans l'ensemble on constata qu'un lecteur allemand n'y apprendrait pas grand-chose sur la Pologne actuelle. La réaction des Juifs de l'Ouest sur le livre de Döblin fut partagée. Les plus lucides comprirent ce qui était important pour lui. Sa représentation insistante des Juifs en tant que peuple et son renvoi à la spiritualité développée dans la religiosité juive furent salués ; l'importance du livre à ce point de vue ne demeura pas non plus ignorée : "Jamais le peuple juif d'aujourd'hui n'a été saisi et dessiné avec une telle force de l'impression. L'œuvre de Döblin s'insère ici parmi les très grands récits de voyage. Pour nous, qui suivons cette cause avec un amour ardent, cette histoire d'une découverte est passionnante à couper le souffle." Pour d'autres, ce fut une cause d'irritation. Ils déploraient le manque de connaissance spécialisée, ne voyaient que les interprétations erronées que Döblin donnait du culte juif et les jugeaient inexcusables. On ne lui pardonnait pas non plus d'avoir, entre les tendances internes du judaïsme, entre les partisans de l'hébreu et ceux du yiddish, pris parti pour ces derniers.

On se heurtait à sa désinvolture, on lui déniait toute compétence, on l'accusait tout simplement d'ignorance. En revanche, Joseph Roth, originaire de Galicie orientale, qui avait lui-même visité plusieurs fois la Pologne et aimait ce pays, écrivait : " Döblin voyait les Juifs avec la grande incorruptibilité qui est une vertu de l'amour. [...] Il aurait dû intituler son livre **Voyage chez les juifs**. Il les connaissait mieux que les "coreligionnaires" d'Europe occidentale de "nationalité" française, allemande, britannique, qui par pitié pour leurs cousins lointains se montrent charitables envers eux et répandent les cols propres et les Lumières parmi les "masses incultes". "

Nous ne pouvons pas lire aujourd'hui le livre de Döblin sans penser à ce qui arriva plus tard. Vingt ans après sa visite, il n'y avait plus de Juifs à Varsovie. Les ghettos des villes, où l'on avait enfermé la population juive pour l'isoler, l'affamer et finalement la déporter vers l'extermination, étaient dissous. La judéité orientale fut systématiquement détruite et est devenue un phénomène historique. Le monde que Döblin décrit ici n'existe plus. Devant notre regard déconcerté, les impressions de Döblin se figent, photos instantanées de victimes avant l'entrée de leurs assassins. Mais nous lisons aussi le livre comme un document autobiographique qui montre l'auteur dans une phase décisive de sa vie et de sa création, dans une crise dont les dimensions ne furent évidentes que plus tard.

L'histoire du texte peut être en quelque mesure reconstruite d'après les papiers posthumes, bien que le matériel dont on dispose soit très parcimonieux ; le fonds concernant **Voyage en Pologne** tient dans un seul classeur. Il comprend des parties de manuscrit, des notes et des coupures de presse. Quatre liasses de 128 feuilles en tout (17,5 x 22 cm) et 24 feuilles de complément sont d'une importance particulière. Les feuilles sont perforées sur le bord gauche, pliées au milieu dans le sens de la longueur et écrites recto verso sur deux colonnes. Il s'agit de la première esquisse, jetée à la hâte ; elle a été réalisée en lieu et place pendant le parcours. Crayon à la mine de plomb et crayon à encre sont employés, l'encre pour la plupart seulement pour les corrections ultérieures. L'écriture est semée de sténogrammes difficilement lisibles. C'est à partir de cette version, rapportée par Döblin de son voyage, qu'il réalisa la copie au net. On connaît du manuscrit 151 feuilles non paginées écrites à l'encre. Elles contiennent des fragments du chapitre "Varsovie", le chapitre "Lemberg" presque en entier et le chapitre "Cracovie". (À l'exception de deux passages que l'auteur introduisit plus tard, ce chapitre est le seul conservé complet en manuscrit.) Une partie enfin concerne le crochet vers Gura Kalwarja, qui constitue dans le livre un épisode du chapitre "La ville juive de Varsovie" (p. 99-106). Dans le manuscrit, cet épisode est une unité en soi et porte son titre particulier : "Chez le prince spirituel des Juifs de Gura Kalwarja/ Par Alfred Döblin". Celui-ci travailla l'épisode indépendamment dans l'intention de le publier isolément, par exemple dans un journal. On a retrouvé dans le fonds une prépublication : le **Leipziger Tageblan** fit paraître dans son numéro du dimanche 14 décembre 1924 "La porte" (p. 159-163). C'est la première prépublication connue. Peut-être d'autres ont-elles paru dans d'autres journaux, mais il ne dut pas y en avoir beaucoup ; le droit des prépublications appartenait aux Éditions S. Fischer qui imprimèrent le livre. En 1925 parurent dans la **Neue Rundschau** des Éditions Fischer quatre longues prépublications !

Une comparaison de ces prépublications avec la version imprimée définitive montre que l'auteur a encore une fois travaillé les parties publiées dans la **Neue Rundschau**, il a biffé des phrases, sorti des passages de leur contexte pour les placer dans un autre ou les exclure, sans égard envers la lacune qui en résultait et que le lecteur pourrait ressentir comme telle.

Un exemple en est le passage où devait se trouver l'arrivée à Varsovie ; il manque. L'auteur était encore dans le train, maintenant il se trouve tout à coup dans la ville (p. 12). On peut lire le passage manquant dans la prépublication. Là, l'arrivée à la gare et le logement sont décrits en deux paragraphes. Döblin les a omis. Quelques autres passages ne furent pas non plus repris dans le livre. Mais leur suppression ne laisse pas de lacune perceptible, car le livre consiste déjà en morceaux incohérents. On voit la naissance du texte d'après la note qu'il a prise tout d'abord ; en de larges passages il a gardé le caractère du mot-clé. Dans bien des cas les ellipses ont été remplacées par des verbes. On peut aussi observer l'inverse : ce qui dans l'impression définitive apparaît comme une première note prise en hâte, peut être le résultat d'un processus d'abréviation. En maints endroits, Döblin - en partie dès le manuscrit, en partie plus tard - a supprimé des verbes. Il a aussi supprimé des adverbes de lieu, de temps, de mode, des conjonctions, noms de nombres, articles, particules, qui précisent le contenu du texte mais ne sont cependant pas indispensables. Toutes les indications de temps plus exactes qui sont encore dans les prépublications en revue, sont effacées dans le livre : "Je suis déjà depuis trop longtemps à Cracovie [deux semaines]" (p. 275). De telles suppressions, de même que la plupart des changements, restent dans le cadre du travail stylistique. Pourtant, dans la réalisation, la modification stylistique tend à outrepasser ce cadre pour concerner le contenu et modifier un fait. La préoccupation de la forme l'emporte alors sur l'intérêt matériel de l'information. Si l'on compare la prépublication et la version du livre, on tombe sur des variantes qui se contredisent concrètement. Le commencement du chapitre "Lemberg" par exemple : "Hors de la provinciale Lublin - qui m'a reçu avec un fantastique ciel étoilé et me congédie avec ce fantastique scintillement - ..." (p. 179). Dans la prépublication on lisait autre chose : "Hors de la provinciale Lublin - elle m'a reçu avec un fantastique ciel étoilé, elle me laisse partir par un midi gris..." La version du livre est sans doute le produit d'une volonté esthétique de symétrie, plutôt que la rectification d'une erreur concrète. - Döblin, en travaillant la prépublication et le manuscrit, n'a pas seulement omis, mais aussi ajouté. Données statistiques, citations, digressions historiques, sont encore rares dans la prépublication.

La base de notre nouvelle édition est la première édition. Le manuscrit définitif de celle-ci n'a pas été conservé. La fiabilité du texte a été vérifiée par comparaison avec le manuscrit, dans la mesure où il a été conservé, et la prépublication. Avec l'aide de la prépublication, il a été possible de supprimer des fautes d'impression de la première édition. À l'aide du manuscrit quelques fautes de lecture et erreurs du copiste ont pu être corrigées. D'évidentes erreurs d'écriture de l'auteur ont été également corrigées. La graphie suivie par lui pour les noms slaves de lieux et de personnes, qui pourrait être en partie orthographique et en partie phonétique, ne fut en revanche pas touchée. On a aussi fondamentalement renoncé à une transcription correcte des bribes de polonais et des vers yiddish. - L'impression de la première édition fourmille de virgules. Articuler ainsi les phrases n'était pas exactement l'habitude de Döblin. On voit plutôt, déjà avant **Montagnes, mers et géants**, une tendance à la réduction des signes de ponctuation. La ponctuation de la version imprimée, au moins en ce qui concerne la virgule, ne correspond sans doute pas à la volonté originelle de l'auteur ; l'hypothèse est renforcée par la prépublication et les parties conservées du manuscrit. Ainsi Döblin place rarement une virgule entre les adjectifs, et les phrases principales qui sont reliées par "et" ne sont pas séparées chez lui, en règle générale, par une virgule. La nouvelle édition ici présentée suit le manuscrit dans l'emploi de la virgule pour le chapitre "Cracovie".

Dans la préparation de ce volume, Mme Elli Muschg m'a apporté une aide dont je lui suis reconnaissant. Elle a également relu les corrections. Pour la réponse à des questions particulières, je remercie en outre le Musée national Schiller de Marbach, où le fonds Döblin est aussi conservé. Pour de précieux renseignements sur des problèmes de judaïsme ou de yiddish, je suis reconnaissant à l'Institut for Jewish Research de New York, de même qu'à Mme le Dr Salvia Landmann, dont les œuvres **Jiddisk, das Abenteuer einer Sprache** et **Derjödische Witz** (tous les deux édités à Olten et Fribourg-en-Brigau, 1962) ont également été utilisées pour les explications de mots et de faits.